

Michel-Marie Zanotti-Sorkine

Marie, mon secret
Conversation avec la Vierge



ARTÈGE POCHE

Marie, mon secret

DU MÊME AUTEUR

De l'amour en éclats, Ad Solem, 2003.

De sa part, Douze lettres de saint Dominique écrites post gloriam, Ad Solem, 2005.

À l'âge de la Lumière, Dialogue avec la pensée des hommes, Ad Solem, 2006.

La passion de l'amour, Ad Solem, 2008.

Cette nuit, l'éternité, L'Œuvre, 2009.

Homme et prêtre, tourments, lumières, confidences, Ad Solem, 2011, Pocket, 2014.

Marie, mon secret, conversation avec la Vierge, Liamar 2012.

Croire, Questions éternelles, réponses actuelles, Artège, 2012.

Au diable la tiédeur, Robert Laffont, 2012, Pocket, 2014.

Le Passeur de Dieu, Robert Laffont, 2014, Pocket 2015.

L'amour : une affaire sacrée, une sacrée affaire, Le Rocher, 2014.

Lettre ouverte à l'Église du troisième millénaire, Robert Laffont, 2015.

Quand je ne serai plus là, Robert Laffont, 2015.

CD-DVD, Court-métrage et chansons

Pour l'amour de l'Amour, CD-DVD, 2009, premier prix du court-métrage, Festival international Mirabile Dictu, 2013.

Une idée folle, CD, 2011.

Un cœur de feu, coffret de 5 CD, Artège, 2015.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

travail d'amour, brodé sur la fidélité, retrouvé aux yeux graves et accomplis de vos parents âgés, que vous avez reconnu l'appel au don virginal. En ce lieu, qui pourrait s'immiscer ?

Les années vous ont gardée dans une enfance limpide, à la hauteur de votre être particulier, bien qu'autour de vous, comme il sied aux villages des hommes, sans être méchants, mais simplement redevables à leur humaine nature, d'aucuns enfantèrent du mal, et là, vous m'avez étonné. Mère, déjà, et pourtant si petite, vous sembliez pénétrer, au-delà des faits objectifs dignes parfois de condamnation, en des régions inconnues des coupables eux-mêmes, débusquant de votre intelligence avertie les circonstances souvent atténuantes qui rendaient compte de l'horreur. Sans que le démon ne fût victorieux d'un revers d'innocence mal conçue ou ne triomphe sous le vide nauséeux de la neutralité – car en vous, le mal, bien qu'absent, vous répugne –, votre chair indemne participait en esprit à l'abjecte condition dans laquelle, tous, nous sommes étranglés. *Compassion*, dit-on, sur tous les tons plus ou moins justes, selon les sages qui professent, de la pure religion, la nôtre, aux philosophies humanoïdes sur fond d'encens lancé vers des éthers sans nom. Une seule issue : quitter les vieux mots évidés de leur sens, et en attendant que de nouveaux surgissent, déplier les idées, sujet, verbe, complément, si l'on veut soustraire au naufrage verbal l'exact réel. *Compassion*, je dois donc vous lâcher, substantif incertain ! N'en prenez pas ombrage, il faut en convenir, votre état nébuleux ne parvient plus à traduire le sublime, et c'est pourquoi volontiers je vous retire au lexique marial. Pour dire la vérité, rien ne vaut au fond la bonne et vieille phrase, celle-ci par exemple, qui pourrait bien un jour finir en définition dogmatique : « Marie enfant souffrait nos maux, des présents jusqu'aux invisibles à venir, et en les souffrant, les broyait en préparation maternelle, avant que de les

hisser enveloppés d'amour sur la Croix, où son Fils, vidé de son sang, allait se charger d'en finir avec le mal subi, avec le mal commis. »

Ainsi, blottie en cette lumière rédemptrice, petite enfant unique, ô Marie, vous sauviez le monde, à votre mesure, déjà « tassée, secouée, débordante », espérant de toutes vos forces que germe en terre la racine de Jessé, et qu'un nourrisson joue près du « repaire de l'aspic et au trou de la vipère ». Tout cela n'était pas de votre âge, seulement de l'âge du monde qui, malgré sa grandeur, ne mesure toujours pas ce qu'il doit à votre enfance.

II

Dans le temple du cœur

Et puis, il y eut cette certitude, longuement mûrie au soleil de votre intelligence dotée dès le sein maternel de l'usage de la raison, qu'il fallait répondre à cet amour qui vous tenait au ventre depuis l'origine. Embryon, vous ressentiez déjà – mais nous ne pouvons rien imaginer, la foi suffit à remplacer toute représentation – le bercement de Dieu, enveloppant d'un amour indicible vos cellules réunies pour la vie. Et vous pensiez alors, au sens strict du terme, malgré les haussements d'épaules de certains théologiens aujourd'hui séparés des plus antiques traditions, qu'il vous était impossible de résister à la brûlure d'un amour aussi renversant que libre. En vérité, à moins d'être une pierre – et encore ! – enchâssée dans un mur de principes et de peurs, bétonnée de considérations pseudo-morales, on ne résiste pas à l'amour quand il étreint. Chaque vocation, du mariage à l'érémisme, n'est que la descente en terre humaine d'un rapt opéré par Dieu, voleur des âmes et par surcroît, de bien des manières, prince charmant. J'insiste : Marie pensait dans le ventre d'Anne, non pas à son état, car qui est en Dieu est éloigné de soi, mais à l'amour délicieusement convaincant, déterminé à l'emporter sans d'autre audace que d'être lui-même.

Plus grande, cet amour inconcevable aux esprits vendus à la déesse autonomie vous a poursuivie, attentif aux moindres mobilités de votre âme en colombe, légère et souple. Dieu ne conduit pas l'enfant comme il conduit le prêtre ou le vieillard. Quand le temps s'effiloche, réduisant l'espérance à quelques

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

III

À deux pour aimer l'unique

Du Temple, il fallait en sortir. « À vin nouveau, outres neuves » obligeait la Vierge à pénétrer dans l'Alliance nouvelle, à écrire de ses plus beaux pas sa belle histoire, loin des sentiers tracés et des relents de loi, fût-elle sainte.

Conduite bien plus sûrement que de coutume, vous avez regagné, autour de vos quinze ans, pleine d'Écriture et de maturité, votre village, ses gens, ses bruits, sans que rien ne vous importunât, choyée comme toujours de l'intérieur, Esprit contre esprit, par votre Époux. Et, comme si vous n'étiez jamais partie – Dieu ne séparant jamais que pour mieux unir –, vous avez repris votre vie, la vraie, l'ordinaire, celle de tous, qui plaît au Père. Même la joie de ceux qui vous retrouvaient ne connut pas d'éclat. Dieu vous redonnait aux âmes des vôtres aussi simplement qu'il vous avait enlevée, sans qu'aucune parole ne vous exalte, qu'aucun regard nouveau ne se pose sur votre vie préservée, ne vous ravisse à celui que vous aviez choisi pour éternel amour. Tous les saints, aussi grands soient-ils, et jusqu'à vous, dont la taille est sans mesure, sont protégés par Dieu de toutes pensées vaines, et par conséquent, délivrés de tout encouragement et de tout compliment. Sans nul doute, d'aucuns en cours de route en souffrent, vous non ! – sachant par expérience que le Père dans le secret se repaît de victoires cachées.

Partie la veille, et comme revenue le lendemain, c'est encore au travail que Dieu vous attend, ce sacré travail qui, bien vécu,

nous sauve. Aux gestes de la vie, du ménage à la fontaine, des champs à la cuisine, du bois ramassé à la cave où vous l'avez rangé de vos mains adroites, bûche sur bûche sous les araignées affolées, servante du Seigneur, pour tous les jours, vous en avez porté le poids, régnant de toute votre légèreté de grâce sur les mécanismes de vie, pensés, voulus, forgés, par l'humble Créateur. Certes, votre cœur était ailleurs – et c'est ainsi que l'on s'en sort avec les travaux les plus lassants, voyageant en esprit vers le nouveau monde où Dieu, hors du temps mais horloge en main, promet son retour à jamais imminent. Moniale jusqu'au bout de l'intention – que Dieu me pardonne de vous réduire à cet idéal immense –, prenant chaque instant à bras l'âme, forçant le détail à donner le meilleur de lui-même, vous avez prouvé, bien avant l'incarnation, le souci de Dieu pour les choses périssables et le service qu'elles rendent à la mise en forme de la perfection. Enchâssée dans la vie courante, décidée au labeur silencieux, rivée à la gloire de Dieu masquée sous la poussière des chemins, vous alliez, répétant au lavoir, aux étoiles, au secret de vous-même : « Je suis à lui, et à lui seul. » Quelle étrange impression ce dut être pour vous que de *suivre* et de *vouloir*, que de *choisir* et d'*accepter* sur un même mouvement, semblant devancer l'Être aimé qui pourtant vous surplombe de son éternel dessein ! En vérité, au jeu de l'Immaculée, Dieu s'est pris à son propre piège ; à peine avait-il le temps de former son désir que vous y répondiez sans marquer le moindre étonnement aux plis de vos sourcils. C'est ainsi que vous êtes, ô Marie ; et nous vos enfants, nous ferions bien, malgré les enlacements de nos psychologies détraquées, sur-inquiètes, indécises, de vivre enfin comme on respire, en recevant du Ciel la marche à suivre. Pourquoi ne le comprenons-nous pas ? Dieu parle aux impulsions de la vie ; il court sur nos rails tout en les dessinant – et file notre destin, enfin libre de se

laisser emporter au-delà de soi vers l'inconnu qui nous ira comme un gant. Au diable les questions où l'on perd pied à force de marcher sur la tête ! – Sommes-nous libres ? – La route est-elle écrite ? Était-il prévu que... ? À Dieu la liberté de le suivre en écrivant tout seul notre vie.

Ainsi, intérieurement, c'est-à-dire, en lui, vous avez un jour pensé sans penser que pour dissimuler votre ardent secret, plus précieux que la consécration du Temple, il convenait de vous marier et de porter à sa plus haute densité celle qui vous unissait à Dieu depuis vos plus jeunes balbutiements. Vous marier, comme tout le monde ; sortir de la singularité, entrer dans le foyer comme on entre en religion, passer inaperçue entre les gouttes de l'interrogation, c'était à vos yeux l'idéal. Mais trouveriez-vous le *Joseph* dont vous aviez soif et besoin ?

Il a surgi sans coup d'éclat, charpentier de son état, à chaque village le sien ; le vôtre à l'allure droite et silencieuse ne pouvait que vous séduire. Car vous fûtes séduite. Petite, j'aime à penser qu'il vous avait souri, au moins une fois, comme il arrive en toutes les amours qui doivent bien naître. Sans jamais plus y repenser, car il ne s'agissait pas d'un appel mais d'une reconnaissance harmonique et mystérieuse (d'autant plus que vous n'étiez pas du même âge), voilà qu'aujourd'hui, sans l'avoir revu, vous pensez à lui plus que vous n'en rêvez. L'inventeur de l'amour a donc voulu que vous éprouviez ce premier appel sans pied, naissant à l'intérieur du cœur, poussé par l'intelligence qui de nature montre le bien.

Cette manœuvre de l'esprit lié au cœur, « l'intelligence cordiale » – comme se plaît à l'appeler le parfait gentilhomme, notre cher François de Sales – vous l'avez donc expérimentée – et je le dis sans crainte – pour la plus grande gloire de l'amour vrai. D'aucuns en seront peut-être surpris, mais en vérité – qui aime me suit –, rien ne peut faire davantage plaisir à Dieu que de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

anges sont clairs avec la plus saine doctrine ! À l'aube de l'incarnation – c'est fou ! – ils en ont plein la bouche de cette entourloupe faite au Démon, de cette plénitude de grâce qui vous délimite et vous sort du champ commun où gisent à moitié mortes les âmes en voie de relèvement.

L'archange sait votre royauté sur l'univers, averti bien avant la Chute par le Père lui-même de votre position unique au sein de la Création. Certains mystiques, et pas des moindres, sont même allés jusqu'à penser dans l'Esprit Saint que l'annonce de votre pouvoir régalien à venir fut la cause de la révolte de Lucifer, refusant de s'agenouiller devant l'humain de nature composée, jugé impur en vertu du mélange. En revanche, les bons anges, dont Gabriel entre autres fut fédérateur, depuis des siècles, n'ont cessé de se réjouir – et pourquoi ne pas le dire : l'impatience n'est pas toujours suspecte ! – attendant que frappe l'heure où ils pourraient enfin et tous ensemble entrevoir votre personne.

À la déception générale, bien vécue comme il sied aux créatures sanctifiées, un seul fut désigné pour vous rejoindre, et ce fut Gabriel, qui maintenant vous fait face, provoquant non la peur, mais la stupeur. Vous surprendre ne lui plaît guère, et c'est pourquoi sans attendre, il enfourche le mot juste qui rassure : « Sois sans crainte, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu : voilà ta couronne où s'établit la préférence divine : tu plais au Père entre toutes les femmes mortes et à venir. » En cette seconde, ô Marie, aucun retour sur vous ne s'observe, la surprise s'estompe sous la volonté d'écouter la voix qui vous enseigne. Le Père en est ravi, il n'en attendait pas moins de votre humilité génétique, et c'est donc rassuré, sous des ailes d'ange qui ne tremblent pas, qu'il se risque à vous confier la naissance de l'Emmanuel. « Voici que tu concevras et enfanteras un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils

du Très-Haut, et son règne n'aura pas de fin. »

Un fils pour vos entrailles, ô ma Vierge, à concevoir dans l'âme, à porter aux viscères ! On croit rêver, sauf vous. À cette nouvelle, conjugée au futur proche, avec la sécurité que donne ce temps, vous ne pouvez que vous soumettre au choix divin, écoutant sa voix, comme vous le ferez toujours, en la recevant plus qu'en la mesurant. Cependant, une question vous assiège : c'est le ventre qui parle et non la foi qui défaille : « Comment ? Comment allez-vous vous y prendre, ô Père incréé, pour jeter votre semence au creux de mon sein ; je ne connais point d'homme, et, vous le savez pour le vouloir, n'en connaîtrai jamais ! Vous avez béni ma promesse, celle d'être tout à vous, en virginité consacrée auprès du pur Joseph que vous m'avez offert. Comment cela sera-t-il donc ? Par où viendra l'enfant ? – L'Esprit Saint surviendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre. »

Dieu ne pénètre pas les êtres – et vous vous en émerveillez – à la manière humaine, cherchant pour soi, à l'endroit même où la vie éclot, un quelconque plaisir, fût-il légitime. L'amour, le véritable, l'abouti, encore une fois, en se donnant, ne garde rien, si ce n'est la délicatesse avec laquelle il opère et qui le glorifie. Vous voyez, et maintenant, vous le sentez, l'Esprit Saint, loin d'entrer dans la virginité promise, surplombe votre corps, passe en l'âme, cherche le consentement aussi sobrement que l'amour va de soi. Désormais en silence, pour ne rien égarer des paroles divines, vos yeux se ferment en abîme de contemplation sur le vide de la foi qui vous oblige à la confiance. C'est là que vous apprendrez sans secousse ni étonnement – au point où vous en êtes – que votre vieille cousine, stérile à jamais, était enceinte de six mois. Fallait-il qu'après cette annonce Gabriel ajoutât que « rien n'était impossible à Dieu », je ne le crois pas, votre foi n'en avait nul besoin, mais que voulez-vous, pardonnez à l'ange,

il le disait pour nous.

Puis il y eut votre mot, en inoubliable formule, plus fondé qu'un *oui* qui n'aurait pas convenu à la hauteur de l'événement. Si votre première parole recueillie par l'Esprit Saint dans l'Écriture : « Je ne connais point d'homme » clamait votre choix de vie, la seconde en disait le mystère le plus défini : « Je suis l'esclave du Seigneur ; qu'il m'advienne selon ta parole. » Deux mouvements, l'un, élané à l'extrême, vibrant de détermination volontaire, follement désireux de correspondre à la grâce entrevue – et ainsi résonne : « Je suis l'esclave du Seigneur ! », du moins pour ceux qui se plaisent à unir amour et don de soi sans exiger d'autre droit que celui d'être aimé – ; le second, en forme de parfait abandon déposé sans réserve au bras du Père : « Qu'il m'advienne selon ta parole », car sans passivité, les possibilités laissées à l'être choisi pour combler sa bien-aimée se retrouvent amoindries et risquent bien de mourir enlisées sous la triste autonomie dont les revendications outrancières donneront un jour ou l'autre sur la solitude.

S'il appartient donc à la nature de l'amour de répondre à un appel lancé – de l'élan, oui, il en faut, vigoureux et ardent, si l'on veut qu'il se déploie –, qui en manque, condamne par contumace le lien à la mort prochaine. Qu'on se le dise ! Et si la passivité ne prend pas sa place, c'est-à-dire la seconde, frôlant en jumelle la première, paradoxalement l'équilibre est rompu, déplaçant les sexes en des régions nouvelles, celle de l'inhibition pour l'homme, celle de la non-protection pour la femme. Qu'on se le dise encore ! Aujourd'hui, en notre siècle, l'élan n'est pas premier ; les êtres persistent en leur lien autant qu'ils le peuvent, au seul motif *qu'ils sont bien ensemble*, comme ils disent, mais en beaucoup, le courage absent, l'engagement redouté, prouvent la fébrilité du zèle et de l'ardeur dont pourtant leur amour est assoiffé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

désemploi ; sous les coups de pied de l'Enfant-Dieu tambourinant sur votre ventre, le bonheur touchait son comble. Les jours approchaient où Dieu montrerait son visage, et il vous tardait, pour le monde et non pour vous, de voir éclore le salut. Sans rien vouloir, sans rien demander, sous une activité toujours intense, vous attendiez le signal du Ciel pour disposer votre corps à la réception de la grâce vivante. Pas d'écoute excessive de soi.

Et le signal fut donné, de manière déstabilisante, reconnaissons-le, car totalement inattendu, par un ordre général de l'Empire lancé à tous les sujets, leur demandant de regagner au plus tôt leur cité d'origine en vue du recensement de la terre organisé par Auguste. À cette nouvelle, Joseph prit les devants, et en serrant vos mains dans les siennes, d'un regard fort et graniteux, vous assura que Dieu serait du voyage. Et puis, ajouta-t-il, pour écrire la plus belle histoire du monde, peut-être faut-il quelques complications ? Pour ma part, je suis porté à croire, et je vois que vous ne me contredîtes pas, que cet événement pour le moins insolite et troublant fut de fait orchestré par le démon, dont le plan, récupéré *in extremis* par le Ciel, n'en finit plus d'honorer l'incarnation du Christ, la baignant de poésie sur fond de misère. Joseph, le Bethléemite, doit donc se rendre en sa terre d'origine, lieu sacré par excellence, où le roi David, son aïeul, au milieu des brebis, reçut l'onction de Samuel.

Marie, sans délai, vous acquiescez, fontaine de confiance – encore un titre qu'il faudrait vous donner –, vous souvenant au passage de l'oracle de Michée, tant de fois croisé et prié derrière les murailles du temple : « C'est de toi Bethléem que sortira celui qui est destiné à dominer sur Israël et dont l'origine remonte aux temps lointains, aux jours antiques. » Nous y

sommes, et vous vous le dites. L'âne est prêt, quelques linges blancs pouvant servir à la *Venue* sont délicatement placés au fond d'un baluchon de fortune et fixé à son bât ; des galettes de blé me semblent du voyage, je reconnais de loin votre manteau franciscain, et celui de Joseph pendant à l'échine de la bête. Cette nuit-là fut courte, et le jour encore dans les ténèbres, vous prenez la route, celle de l'abandon qui vous réussit toujours.

Cent cinquante kilomètres à parcourir, grosse d'une vie divine, au bord de la délivrance, un jeu d'enfant, quand on aime et que l'on croit. Et c'est votre cas. Pour notre part, quand il s'agit de l'accomplir, avant les défis, nous crevons déjà d'inquiétude. Et c'est notre drame. Seule la foi, mais pas en n'importe quoi, surtout pas en l'homme dont la défaillance est atavique, mais en Dieu seul, irriguant nos facultés, soulevant les forces les plus naturelles, décuple le possible et le fait tomber dans le réel. Épuisée, mais forte, ainsi les hommes vous ont croisée, ô Marie, Trône de la sagesse, non seulement sur votre âne au chemin de Bethléem, mais partout où le Puissant vous espérait. Deux jours pleins, coupés d'une première nuit dont je ne sais rien, une auberge sans doute, où Joseph en bon Samaritain a dû veiller sur vous en attendant la vie. Mais rien. Au soir du deuxième jour, car ainsi devait aller la poésie sous le cahotement têtu de frère âne et les appels de votre ventre contenant la hâte du salut, l'enfant a décidé de sortir. Certes, il attendra minuit – que les historiens me pardonnent – pour qu'aux siècles futurs, sous les cierges et les cantiques, des larmes dévalent aux joues des vieillards et sur la peau neuve des enfants, inscrivant le christianisme au sommet du sensible ; mais aussi pour vous laisser le temps de trouver cette grotte, alors que partout, comme il convient, l'on vous refuse, de manière à ce que vous soyez les derniers parmi les derniers à trouver un abri saturé, là encore, de poésie.

Le démon peut fermer les portes, Dieu les ouvre en choisissant le camp de la plus stricte intimité, par amour pour vous, ô Marie, je ne puis en douter, et pour votre Joseph, abîme de pudeur ; il suffit pour s'en convaincre d'entendre son silence en cette affaire. La paille des hommes, celle qu'il faudra enlever de son œil avant de juger quiconque, tapisse le sol de cette grange humide, à l'image de ma pauvre crèche infantine dont les détails me sont aussi présents que votre amour me poursuit aujourd'hui d'un visage pourtant immobile en toutes vos représentations.

Il est essentiel de visualiser les mystères, fussent-ils les plus abstraits, pour en vivre un jour au tréfonds de l'être. Il faut vous voir, ô Marie, même déformée par un art incertain, verser la vie divine en vos tableaux les moins bons, en vos icônes ratées, et jusqu'au plâtre des plus vilaines statues, car c'est aussi de cette manière, sur ces contrefaçons aussi pauvres que vous, diamétralement éloignées de votre beauté irreprésentable où vous venez pleurer, d'eau ou de sang, pour simplifier le cœur de l'homme et en tirer un peu d'amour. Si la foi ne se donnait à contempler sous des images humaines, si seulement des concepts permettaient de saisir notre Père, autrement dit si la vie de Jésus n'avait pas commencé sur la paille et fini en charpie sur le bois, jamais le Ciel n'aurait touché la terre sensible de l'âme, et encore moins suscité de l'amour en retour. Bethléem était donc *nécessaire* à la réception du mystère, il faudrait dire, *vitale*.

En arrivant, et sans attendre, Joseph s'enfonce dans la grotte, déniche la mangeoire, vous la montre, vous la tend de tout son sourire, heureux de la trouvaille salutaire. En quelques minutes, au centre de la grange, d'un geste adroit, la paille est dispersée de ses mains d'ouvrier ; un véritable lit est dressé non loin du museau ruisselant d'un bœuf complice dont la masse impressionnante réchauffe le lieu. Le petit âne aussi prend sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sous l'acquiescement de Jésus qui toujours ne dit mot.

De son côté, saint Joseph a repris ses planches, ses clous, ses pieds nus sur son lit de copeaux, tandis que vous priez, car vous priez beaucoup et travaillez autant, sous les yeux de Jésus, étrange regard, qui à la fois vous entraîne et vous suit. Surprise, et plus encore éblouie, vous l'êtes au long du jour et de la nuit, percevant de profil – car c'est toujours avec un infini respect et comme en passant que vous contemplez l'enfant – la divinité régissant les actes les plus simples de sa vie. Plus tard, lorsque saint Jean Damascène affirmera que « le Verbe de Dieu s'est uni à la chair par l'intermédiaire de l'intelligence », en plein Ciel, vous comprendrez alors la perfection de ses gestes d'enfant et l'incontrôlable adoration qu'ils suscitaient en vous. Et quand saint Thomas fera savoir posément que « le Verbe ne quitta pas le Ciel durant l'incarnation », vos bras glorieux en tomberont de stupeur. Certes, vous saviez que Dieu, après qu'il eut habité votre ventre, habita votre maison, mais que son être fut au Ciel, tout en étant près de vous, c'était une autre affaire et un autre mystère ! Que l'enfant se lève, se lave, embrasse, lise, écrive, marche, coure, chante, prie, serve, et Dieu sait s'il l'a fait – et se couche aussi, tout était pour vous fascination sans jamais pour autant attiser votre curiosité ni même éveiller des questions. Vous tenir devant Dieu par la seule adoration était votre souci premier. Ne rien abîmer, ne rien rétrécir par une compréhension hâtée vous semblait la seule voie permettant au mystère d'être lui-même et de suivre son cours. Ainsi Jésus put grandir « en sagesse et en âge », et de sa science infuse et de sa connaissance acquise – et surtout à la bonne heure –, pénétrer le réel de toute sa Personne. Son enfance a filé sans que vous ne la reteniez, admirant jour après jour l'être du Sauveur tout en le formant dans la lumière de ce que Dieu vous murmurait. En lui, bien sûr, la tâche était facile, le mal étant absent du désir ; toutefois, de

même que vos traits servirent de base au dessin de son visage, votre exemple juché sur vos actes quotidiens n'a pas cessé de l'attirer, de le forger, de le convaincre à votre style. D'ailleurs, personne ne s'y trompait : de ses cheveux à son aménité, pour tous, il était bien le fils de sa mère, mais aussi celui du charpentier qui à son tour forma de ses gestes compétents ceux de Jésus dès que celui-ci choisit de se frotter au bois. La personne du Verbe incarné s'est donc laissé former à la connaissance pratique des réalités qu'elle connaissait théoriquement par cœur.

Aucune secousse en ce petit foyer sans éclats, ni de superbe, ni de voix. Tous les trois, vous ne faisiez qu'*un* à l'image encore obscure de la Très Sainte Trinité dont le Fils se plut à transposer les grandeurs en votre humble maison. L'unité de la Sainte Famille étonne encore les anges ; il faut dire que chez eux, malgré leur perfection, et bien qu'à présent ils aient fait beaucoup de progrès, l'idée de conflit leur est congénitale. De près, sous la baguette de Dieu, eux aussi vous ont collée, ne vous lâchant pas d'un pouce, durant toutes les années de votre vie à Nazareth nommée à juste raison *cachée* – et en particulier, un fameux matin d'avril, alors que vous vous disposiez à prendre la route de la cité sainte pour vivre la Pâque.

Le Ciel sentait bien que quelque chose se préparait. L'obligation de se rendre à Jérusalem trois fois par an, pour *Pessah*, *Chavouot* et *Soukkot*, ne concernait que les hommes ; les femmes pouvaient rester chez elles et vaquer à leurs occupations. Pour vous, Marie, il était hors de question de ne pas accomplir ce que la loi n'exigeait pas, sachant intimement qu'avec le Père, nous n'étions jamais quittes. L'amour ne se mesure pas aux commandements qu'il impose. Qui les met en pratique ne répond en vérité qu'à un dixième de son attente, le

cœur se moquant éperdument de ce qu'il *faut* faire. C'est dans l'accidentel, le dérisoire, le non dû, que la délicatesse s'infiltré et prouve l'attachement. Quoi qu'en pensent certains chrétiens qui, de leur pied à coulisse, pourtant adroitement ajusté s'approchent des mystères, les prières imposées ne sont guère méritantes. Là où l'obligation sévit, l'homme ne peut qu'exécuter comme il mange ou dort pour survivre.

Vous avez donc voulu, ô Marie, par amour pour Dieu, vous rendre à Jérusalem et adorer en son temple, votre seconde maison, le conducteur de l'Exode, le libérateur d'Israël. Et puis, comment auriez-vous pu laisser vos deux hommes voyager seuls alors qu'ils vous sont si relatifs ? Eux non plus d'ailleurs n'ont pas cru une seconde que vous puissiez défaire la Sainte Famille pour trois jours de prière. Quand on est marié, on ne sépare pas ce que Dieu a uni ; il faut le redire avec fermeté à notre univers occidental qui, certes, serait capable d'en répéter l'adage, mais qui, cependant, désormais, pour des raisons de carrières, en arrière-fond d'euros destinés à combler de prétendus besoins, n'hésite pas à séparer l'homme de sa femme. Jadis, en tous pays confondus, sur tous les quais de gare, et pour toutes les mobilisations qui conduisaient à la guerre, et ce temps n'est pas loin, les femmes pleuraient le départ de leur amour, les lèvres jointes au-delà de toute pudeur, tandis que les enfants s'agrippaient aux plis des pantalons de leurs pères. Et l'on mettait de part et d'autre des jours pour se remettre. Aujourd'hui, ce sont les couples qui volontairement organisent leur rupture – et chacun fait sa vie, guettant de loin, vers la fin de la semaine, le retour de l'aimé. Où sommes-nous ? Quant aux enfants souvent relégués aux jupes nubiles de quelques « baby sitter » étrangères à la famille, au prétexte de permettre au couple de se *retrouver* ou pire encore de *respirer*, peut-être faudrait-il, en maintenant quelques exceptions légitimes,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ressemble – où de nouveau, mais cette fois-ci sans joie, vous avez consolé et sauvé de la sorte votre pauvre cousine qui s'en souvient encore.

Quant aux heures qui restaient, elles continuaient de battre pour l'amour promis, en forme de prière, âpre certains jours, pour nous donner courage, extatique en d'autres, pour nous tirer plus haut. C'est dire que votre vie n'a pas été jouée ; en votre âme, l'alternance des saisons battait son plein : de l'hiver à l'automne, sans briser l'équilibre, elle passait d'ombres en lumières. Et quand la nuit tombait, l'enfant, courant derrière les âmes, enserré de critiques, enveloppé de démons, et par-dessus le marché sans pierre pour reposer la tête, ne cessait de vous poursuivre et de blesser votre mémoire. Au fort éclat des bûches disposées dans l'âtre, renvoyant la clarté sur vos yeux pensifs, il vous semblait le voir devant vous, avec ses cheveux noirs, sa barbe taillée, ses longs doigts effilés, prêts à saisir les vies par le bout de son amabilité. Peut-être, au-delà de l'image, était-ce vraiment lui. Qu'importe, il vous manquait. N'en soyons pas surpris ! Aucune imperfection ne surgit d'un besoin de présence ; l'amour l'exige, et qui s'en passe, n'aime pas avec le ventre. Certes, vous souteniez son absence, mieux, vous l'appeliez de vos entrailles ; n'était-il pas né pour que tout homme le voie, l'entende, le touche, le suive, le tue, le glorifie ? Alors ? alors, la paix... la paix dans votre âme, ô *Regina pacis*, la paix des puissances, entièrement remises au bon plaisir du Père qui, d'un pouce, comme vous, ne lâche pas le Fils. De votre esprit, sans la circonscrire, sous la foi pure, vous arpentez jusqu'au moindre recoin de sa mission, la faisant advenir ou la protégeant par la poigne de votre prière, l'effusion de vos sacrifices, l'impeccabilité de vos actes.

Corédemptrice, vous l'êtes jusqu'au centre de l'intention. Que les théologiens, du moins les plus libres comme le vent que

l'on appelle Esprit, par pitié, se rendent à Nazareth pour le saisir. Le Christ d'ailleurs les y attend, car il vient lui-même d'y revenir à l'improviste, comme il reviendra à la fin du monde, suivi des apôtres qu'il vous présente au grand complet : Pierre en tête, Jean, derrière, et les autres dont Judas. Enfin, vous frémissez, comme toujours, d'ardeur et d'inquiétude. Mais la présence est là, et tout se dépasse en Jésus qui de sa grâce conduit toute chose, y compris le drame à son terme heureux. Rejoindre la synagogue au plus vite, voilà son désir, et il vous le dira sans tarder pour que vous l'accompagniez auprès des brebis d'Israël, aujourd'hui, nazaréennes, archi-connues depuis l'enfance et dont certaines reçurent, souvenez-vous, les petits agneaux de bois sculptés par un charpentier en herbe.

Sous les barbes, les questions caquettent bon train ! « N'est-ce point le fils de Joseph, le charpentier ? » Oh ! que le bon sens peut nous jouer des tours ! Et on l'enveloppe de grands sourires dont on ne peut encore déceler la nature, bien que l'on sache depuis des lustres « qu'aucun prophète n'est reçu en sa maison ». En chemin, bras dessus, bras dessous, Jésus vous racontera la sortie nocturne du grand Nicodème, docteur de la loi, analphabète de l'intention divine, muré dans l'impossibilité de renaître hors du sein maternel, et il vous dira sa joie d'avoir dilaté son âme à la dimension mystique. Israël est prêt, c'est l'heure du Père, mais le Fils, le recevront-ils ? « Femme, prie ! » lance le Christ à la seule médiatrice parmi toutes les femmes avec qui, maintenant, il entre dans la petite synagogue de son enfance.

Amis, ne soyons pas surpris d'y voir entrer Marie ! En ces temps, les femmes fréquentent la synagogue, pénètrent dans le temple, s'approchent du Saint des Saints. Pus tard, pour les âmes renées de l'Évangile, Jésus ira plus loin, il voudra qu'elles

soient assises au même rang que leurs maris, au plus près des tabernacles et qu'elles encombrant même le premier rang. En ce temps d'avent qui ouvre la vie publique, il n'est pas étonnant que le passage offert au hasard des doigts fût au livre d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint », et le pauvre Roi bientôt déchu continue : « Il m'a envoyé proclamer aux captifs la liberté et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer libres les opprimés. »

Marie, une fois encore, sous les mots du Fils, vous jubilez, retrouvant votre *Magnificat*, signé par Dieu ; il n'y a plus de doute, vous pouvez donc continuer de le réciter par cœur ! En vérité, depuis trente ans que vous le lancez vers le Ciel à haute voix, vous avez placé dans la voix du Bien-Aimé qui vous entendait ces mots justes, certes, venus du Père, un jour d'Isaïe, mais hier de vous. Aujourd'hui, ils sont au Christ, et par lui, trouvent leur accomplissement. Qui vraiment n'entrevoit pas ici votre médiation fait partie des aveugles.

Il était temps que le Christ vînt pour cette « année de bienfait » promise par le Père, et qui en raison de l'endurcissement des esprits, deviendra *trois*. En cette heure, qu'importe l'issue, vous, ô *Mater pietatis*, vous ne vous laissez pas d'entendre votre Fils, qu'il lise ou qu'il commente, à l'oreille ou à la foule, c'est toujours pour votre âme sanctifiée la même vibration, la même joie de boire à la source éternelle. Ce jour-là, vous avez cru quelques instants à la victoire annoncée sous les mots de l'ange : « Il sera grand ! » Jésus fut en effet regardé, admiré, envié, adulé, applaudi, et nulle feinte ne semblait sourdre au tréfonds de ces cœurs simples et terreux.

Mais Jésus, comme toujours, ne s'attardera ni sous les acclamations, ni chez vous, ni en lui, car les âmes sont premières. Tout de suite, il partit pour Capharnaüm où l'attendait la prophétie d'Isaïe. Quant à vous, il vous appartenait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bonté couvre d'attention, sous la masse du péché, les larrons qui apparemment ne le méritent guère. Et pleuvent les crachats mouillant d'irrespect l'adorable visage qui, se posant sur tous, ne s'en prend à personne.

Vous voici maintenant, ô Marie, à deux mètres du corps, entre la foule qui pousse et les soldats qui encerclent l'innocent aux mains pleines. Là, enfin, le Christ vous aperçoit, et d'un geste sûr, écrivant la quatrième station, tombe un genou en terre, et reste immobile, la tête inclinée sous la couronne d'épines qui le fait haleter de douleur. Vous aussi, à genoux, aussi près que possible, sous l'œuvre du péché qui pèse et que vous n'avez commis ni l'un ni l'autre, vous osez un baiser sur sa joue ensanglantée de lumière. Un baiser si profond que ses yeux se ferment, savourant en vous, la délicatesse du Père. Médiatrice par un baiser, puisque l'amour offre la grâce et donne à Dieu d'être présent, apprenez à notre vie à réjouir le Christ à force de tendresse.

Sans vous attarder, sous la pudeur qui commande, vous regagnez votre rang, et le Christ sa croix qu'il soulève d'un coup en reprenant la marche. En avant, toujours, ainsi, il faut aller, stoïque et agrippé à la volonté de Dieu qui supplie le devoir de s'habiller d'amour. Le Christ en est vêtu de l'âme jusqu'aux pieds, et c'est pourquoi rien ne l'arrête, ni l'affront, ni la douleur, ni la peur, pas même le baiser de sa Mère. Trois fois, semble-t-il, vous l'avez vu tomber avec les milliards de chrétiens qui depuis deux mille ans tombent à leur tour, rassurés par son pas incertain. La langueur du condamné, à son corps harnachée, mystérieusement relève au cours des temps les âmes effondrées, sans cesse remises en leur élan au souvenir de sa propre personne affalée misérablement. Eh oui ! sa faiblesse encourage plus que sa puissance. Illogisme divin dont le monde et son esprit ignorent la naturelle beauté ou du moins la jugent

insoutenable. C'est pourtant là tout l'Évangile : en qui se croit fort, Dieu se retire.

Au pas des vers de terre, vous êtes arrivés tous les quatre ensemble au lieu-dit *Golgotha*, le Christ en premier, suivi de votre allant de Mère universelle, serré de deux jeunes amours intrépides comme leur Maître, si bien que la foule à vos regards s'estompe, que les soldats disparaissent de votre esprit, grâce contemplative pour vivre en silence l'œuvre de rédemption. Vous n'entendez plus rien, ô Mère du bon Conseil, vous buvez déjà à la source des mouvements du Christ qui, étendant ses bras et ses mains, se dépêche d'offrir au Père son corps blasphémé de rejets. Sur cette levée maintenue par les clous, que vous ayez souffert, ô Marie, c'est entendu, mais redisons-le, à votre manière, unique, en ce lieu de mort, proche, je le crois, de celle des femmes qui enfantent, assises ou couchées, poussant sous les larmes la vie qui vient.

Le voilà dressé entre ciel bleu et terre de sang, visage blanchi de lumière exsangue. Le corps sacré n'a rien à voir avec celui de Saint-Damien qui cependant exprima au plus jeune crucifié de l'histoire ses désirs les plus secrets ; sans doute voulait-il ménager l'aube de sa conversion, ne pas décourager son amoureux élan – mais il n'empêche que le torse est trop lisse et le geste trop doux. Les *Christs* de Fra Angelico – que Dieu me pardonne ! – bien que l'amour y domine, ne me disent rien de mieux, et surtout pas le fameux de Van Dyck, beau comme un Dieu. Pour leur part, les jansénistes, en rapprochant les mains, tel un copeau d'ivoire en torche, croyant accuser la douleur, perdirent l'écartèlement des bras signe sans pareil du réalisme de la croix. En vérité, sur le bois, le corps n'existe plus ; thorax famélique cloué à la poutre qui le presse où il s'éteint en soubresauts de souffles courts, sous les sept paroles qu'il prononce, et dont chacune, ô Marie, vient mourir en votre

chair réceptive.

Le Christ est seul, rampant à la verticale sous la douleur qui l'agite, et la terre ne peut rien faire en cette heure solennelle où il la sauve. Entre le Père et l'Agneau, personne ne doit s'interposer, aucun geste s'accomplir, et toute parole serait de trop. À un mètre de la croix, paralysée de sacré, vous demeurez, ô Mère de Jésus-Christ, jambes serrées, l'intelligence à l'affût, plus immobile que jamais, dans l'écoute précise des derniers mots de Dieu. Sept paroles, vous les compterez, toutes joyaux d'Évangile, dont la première, injuste et surabondante, prononcée en faveur des bourreaux : « Père, pardonne-leur ! » est ramassée par votre cœur qui s'aligne pour arracher du Père la promesse de leur éternité. La seconde que vous ne troublez pas, au centre d'un dialogue inattendu, travaille encore inlassablement au salut d'un pauvre gars, d'un bon larron tiré *in extremis* de la mort éternelle en réponse à seulement trois mots de gentillesse, suffisants pour qui est sincère et droit. Qu'on se le dise, et vous vous en souviendrez, ô Marie, vous qui plus tard, *Refuge des pécheurs*, ouvrirez la porte du Ciel à n'importe qui. La troisième parole, elle vous échappe, ô Mère, et vous crucifie tout à la fois en incompréhensible angoisse criée par le Fils de l'homme en direction d'un Père muet : « *Eli Eli, lema sabachtani !* » Terrible appel ! Jusqu'au bout de l'horreur, maintenant, le Christ descend, il doit descendre aux ravins de la dérélition, éprouver sans issue les affres d'un désespoir nu comme la mort, s'il veut lui tordre le cou et le délivrer de sa grâce. Sans toucher à son effroyable solitude, ce qui serait blasphème en cette heure où point par point l'œuvre s'accomplit divinement, les yeux fermés dans la douleur sans nom, la foi enserrée dans vos entrailles qui vous lâchent sous vos membres qui tremblent, sans hésiter, vous choisissez le camp du Père, celui du parfait silence, et vous le bénissez en tout son effroi, puisqu'il le faut.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

à moins que les événements malheureux ne nous y contraignent, laisse entrevoir cette faiblesse qui coûte cher à notre bonheur.

Aux premiers jours de l'Église, par votre seul élan contemplatif, l'Évangile prenait corps aux corps des apôtres ; « tout à tous », enfin reçu, commençait son œuvre de partage : de la prière jusqu'aux biens les plus concrets. Rien d'étonnant. Quand l'Esprit Saint arpente avec vous les facultés humaines, siège au cœur, remonte vers les gestes, tout s'aligne, des idées à la matière, et les sacrifices apparemment les plus raides, transmutés par enchantement sous son règne, s'éveillent étonnés d'être advenus : actes d'amour. Champs, maisons, argent, vertus, privilèges, grâces et lumières, tout fila de l'un à l'autre par l'œuvre de l'Esprit qui, après avoir durant cinquante ans montré en vous le nouveau monde, juge à présent que les temps sont venus d'ordonner la sanctification de la terre.

En cette heure de Pentecôte, seule dans le Cénacle, je vous surprends bienheureuse, mais toujours à votre manière, sobre de pensées, modeste en vos mouvements, éperdue de foi, dépouillée de tout, excepté de l'Église qui près du temple de Jérusalem, bardée de prière maternelle, réussit son Babel.

Avant que vous ne disparaissiez de l'Écriture, *Regina Apostolorum*, et que je n'écrive les derniers mots de notre livre commun, vous insistez de votre sourire, et j'en suis surpris, pour que nous fassions ensemble un dernier tour de Cénacle.

Verrous sautés, lumière franche, tentures au sol, fenêtres ouvertes sur la rue, pièce à visiter, appartement à vendre, impression de passé... Désormais, l'histoire se joue ailleurs – plus loin, plus haut, plus vaste, semblent dire les murs. La porte est grande ouverte, elle donne sur la vie. Sortez, partez, donnez du fruit.

À mon bras de pécheur, vous suspendez le vôtre – je vois là que rien ne vous arrête.

Il faut partir, et nous sortons tous deux de la chambre haute, en parentés confuses, fils, mère, époux, épouse, frère, sœur, muse, égérie, femme, je ne sais plus, et c'est parfait, Marie, mon secret.

Au pied de l'escalier, Jean vous attend sur un sourire qui vous ressemble. C'est fou ce que l'Église a pris de vos traits.

Table des matières

I - Du plus loin qu'il m'en souviennne

II - Dans le temple du cœur

III - À deux pour aimer l'unique

IV - Le ciel pour embryon

V - Sur la paille comme il se doit

VI - Souvenirs de voyages

VII - L'envol de Dieu

VIII - L'enfantement décisif

IX - Un dernier tour de Cénacle

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France